

NOTES et glanures

MOUVEMENTS OUVRIERS.

TROTSKY L., *L'internationale communiste après Lénine*, P.U.F. 2 vol., Paris, 1969 - 595 p.

Ecrit par Trotsky après son exclusion du parti communiste et avant son expulsion d'U.R.S.S., le livre soulève des questions dont l'actualité reste grande.

L'auteur maintient avec force que tous les problèmes se tranchent dans et par la dynamique révolutionnaire. Livre dense, passionnant, partisan, dont la publication récente est très opportune dans un monde où il semble se dessiner un renouveau du mouvement ouvrier européen.

J.D.

SILVESTRE P. - WAGRET P., *Le Syndicalisme contemporain*, coll. « Problèmes actuels » Dossier « Sciences humaines », Paris, A. Colin, 1969.

Le présent recueil de cette excellente petite collection tente d'offrir une vue générale d'un phénomène majeur de notre époque industrielle et de répondre à des questions tellement importantes telles que : Un syndicalisme unifié est-il souhaitable ? Est-il possible ? Est-il durable ?

Les textes qui illustrent ce petit livre sont prévus pour les enseignants, comme pour les élèves de Sciences humaines.

J.D.

BON F. - BURNIER M.-A., *Classe ouvrière et révolution*. Coll. Politique, Le Seuil, Paris 1971, 155 p.

Les auteurs proposent une analyse de la réflexion marxiste sur la révolution, au cœur des sociétés bourgeoises, celle qui concerne le prolétariat urbain.

Pour cela ils reprennent la mission historique du prolétariat chez Marx en se posant la question de savoir si la mission de la classe ouvrière est encore valable aujourd'hui.

Ils analysent Parti et classe sociale chez Lénine, et posent à nouveau une question : Qu'est-ce qu'une classe révolutionnaire ?

En conclusion, la classe ouvrière n'est plus la classe révolutionnaire dans les sociétés industrielles et post-industrielles. Qui fera alors la révolution ?

J.D.

MARTINET G., *Les cinq communismes - Russe, Yougoslave, Chinois, Tchèque, Cubain*.

Coll. L'histoire immédiate - Le Seuil, Paris, 1971, 251 p.

Journaliste, militant politique, animateur du P.S.U., G. Martinet, à la lumière de son expérience, compare cinq expériences.

L'auteur désire répondre à tous ceux qui s'interrogent sur l'avenir du communisme.

Après avoir critiqué le système actuel, il analyse la Yougoslavie, qui se rapproche des conceptions bourgeoises.

C'est ensuite « La Chine à l'assaut du ciel », où la révolution a infléchi le cours de l'histoire.

Condamnant la politique tchèque, il aborde Cuba sous le titre : La fête cubaine, où, dit-il, l'homme nouveau de Castro tend fâcheusement à évoquer celui de Staline.

Ici aussi nous retrouvons l'idée de l'apparition d'une nouvelle classe dirigeante qui n'est pas le prolétariat.

Il analyse toutes les déceptions, toutes les critiques.

G. Martinet est parmi « le petit groupe d'hommes » qui, raisonnablement, mais fermement croient aux chances historiques de la démocratie socialiste.

J.D.

GUERIN P., *Rosa Luxembourg et la spontanéité révolutionnaire*, - Question d'histoire - Paris, Flammarion, 1971.

Ecrit par D. GUERIN, ce petit ouvrage ne pouvait que retenir R. Luxembourgeois prisonnière de son parti et vanter l'anarchisme.

L'immense mérite — dit-il — de R. Luxembourg est d'avoir contesté les conceptions d'organisation autoritaire de Lénine.

On y trouve les idées les plus actuelles : primauté des conseils d'ouvriers, tous les pouvoirs aux prolétaires, importance des inorganisés.

A partir des énormes et riches matériaux, un tri reste à faire, un travail de réflexion approfondi à entreprendre, c'est ce que nous propose cette excellente petite collection avec : L'état de la question, les controverses, les documents.

J.D.

SILVESTRE Paul, *Le Mouvement ouvrier jusqu'à la deuxième guerre mondiale*, coll. « Problèmes actuels », « Dossier Sciences Humaines », n° 19 - Paris, A. Colin, 1970.

Le livre précède l'étude du syndicalisme contemporain et aborde l'histoire du prolétariat à ses débuts.

En partant de 1789, l'auteur passe à l'essor des mouvements ouvriers dans le monde, aux débuts du syndicalisme et relate la crise et le pluralisme syndical.

Nous trouvons encore ici à travers le choix des textes, un instrument de travail très intéressant, comme tous ceux que nous donne cette collection « Sciences Humaines ».

J.D.

BUBER-NEUMANN, Margarete, *La révolution mondiale, L'histoire du Komintern racontée par l'un de ses principaux témoins*, Tournai, Casterman, 1971.

Margarete Buber-Neumann entra dans le parti communiste allemand en 1926. Elle épousa Heinz Neumann, un des chefs de file du K.P.D. et du Komin-

tern. Elle a connu et travaillé avec les principaux acteurs de la « révolution mondiale » orchestrée par la IIIème Internationale communiste. A ce titre elle en retrace l'histoire et explique comment, pour des raisons d'opportunité et d'ambitions personnelles, la direction du parti communiste russe broya sans pitié des millions d'hommes qui placèrent leur espérance dans le communisme international.

D'après l'auteur, les soulèvements provoqués par le Komintern en Allemagne en 1921 et en 1923, en Chine en 1927, s'expliquaient plus par des raisons de politique intérieure russe et par des luttes fratricides entre Staliniens et Trotskistes que par des raisons spécifiquement allemandes ou chinoises. M. Buber-Neumann explique comment la politique allemande de Staline changea avec la montée des nazis avec lesquels il jugea préférable de coexister pacifiquement et décrit le désarroi des militants communistes devant l'attitude de Staline.

Le livre s'achève par l'évocation des dernières années de vie conjugale de l'auteur avec Heinz Neumann et les circonstances de la liquidation de ce dernier par Staline en 1937.

Ce livre est remarquablement documenté, augmenté d'une bibliographie importante sur le Komintern et d'un index des noms propres cités.

L'engagement de son auteur le rend peut-être trop subjectif pour en faire un livre d'histoire, mais en tant que témoignage douloureux d'une foi perdue, il est à placer à côté des œuvres de Koestler et de Djilas.

R.R.

CLAUDE WILLARD, *Le socialisme de la Renaissance à nos jours*, Collection SUP, Les précis de l'enseignement supérieur, P.U.F., Paris, 1971, 157 p., 10 FF.

Ce petit livre de 150 pages se propose non pas de tracer une histoire événementielle succincte du socialisme, mais bien d'élaborer une problématique de cette histoire, en cherchant à discerner les grandes directions de recherche, à distinguer les principaux problèmes, à inventorier les moyens d'investigation.

Ceux-ci, multipliés par les progrès de la science historique, ne relèvent plus d'une histoire individuelle et artisanale, mais bien d'une histoire industrielle et collective, dont il faudrait éviter qu'elle se compose d'une juxtaposition de micro-analyses masquant l'ensemble... C'est dire si, en ces quelques pages, s'accumulent d'innombrables points d'interrogation, qui ouvrent autant de perspectives aux investigations de l'historien, et constituent une mine inépuisable de projets de recherche. Ceux-ci doivent se placer davantage sur le terrain économique-social que politique : le système des enclosures, l'évolution démographique, les motivations religieuses, la psychologie collective, la mémoire des révoltes passées, expliqueraient sans doute mieux le mouvement des Levellers de l'Angleterre du XVII^e siècle, que la crise de régime de 1649... De même, seule une monographie de la Picardie, portant sur la répartition des propriétés, la pression démographique, les progrès du capitalisme urbain, pourrait expliquer l'origine et la nature du babouvisme. Lui-même influencé par la tradition picarde des Jacqueries, a-t-il contribué à la naissance du socialisme utopique français, ou ne fut-il que la doctrine d'une élite, dénuée de toute composante ouvrière ?...

Avec le marxisme, la science détrône l'utopie. Dès lors économie, sociologie, philosophie deviennent indispensables à l'étude de ce phénomène capital, avec lequel apparaissent deux aspects essentiels du socialisme contemporain : stratégie et tactique révolutionnaire. L'historiographie du socialisme doit être, non seulement une étude idéologique, mais aussi un examen des conditions et lieux d'implantation des idées nouvelles : mentalité ouvrière, particularités régionales et nationales, régimes politiques, traditions, ont-ils favorisé ou desservi le socialisme, et dans quelle mesure ? La Commune offre, dans cette optique, un terrain de choix : fut-elle la dernière insurrection de type jacobin, ou la première des révolutions ouvrières ?

Avec la Deuxième Internationale, la diversification du socialisme s'intensifie, et nécessite une historiographie comparative qui n'en est encore qu'à ses débuts. Là encore, une mine de sujets de recherches : Dans quelle mesure les structures économiques et sociales, les structures politiques propres à chaque

pays, expliquent-elles les formes multiples prises par le socialisme européen ? Comment agit l'internationalisme face au patriotisme, au nationalisme, face aux problèmes coloniaux du début du XX^e siècle ? Comment expliquer la rapide extension du révisionnisme et du national-socialisme, et surtout le grand naufrage socialiste de 1914 ? Pourquoi l'échec du Spartakusbund et de Bela Kun d'une part, et la victoire des Soviets russes d'autre part ? Comment un pays arriéré et ruiné comme l'est la Russie en 1917, va-t-il construire, seul le socialisme, avec comme conséquence de la dictature du prolétariat, non l'élargissement progressif de la démocratie socialiste, mais bien le stalinisme et le monopartisme ? Enfin, comment le bolchevisme russe va-t-il sécréter un puissant parti dans un pays, la France, où les traditions et le contexte sont si différents de ceux de la Russie ? Voilà autant de problèmes suscités par la lecture de ce livre ; leur solution éclairerait les perspectives du socialisme contemporain, à l'heure où la gauche européenne, s'écartant du grand modèle soviétique, cherche de nouvelles voies dans le socialisme libertaire, et dans l'adaptation de l'expérience révolutionnaire universelle aux conditions spécifiques du pays et de l'époque.

Enfin, l'apparition d'un système socialiste mondial, dès la deuxième moitié du XX^e siècle, où les expériences chinoise, cubaine, africaines, élargissent considérablement l'horizon socialiste, jusque-là exclusivement européen, ses problèmes, ses divergences, la grande compétition qu'il soutient avec le monde capitaliste, tout cela nous offre un terrain de recherches illimité, où l'histoire, plus que jamais, rejoint et éclaire les perspectives à court et à long terme du monde contemporain. Après tout, certaines difficultés du Front Populaire de 1936 ne sont-elles pas à rapprocher de celles que connaît actuellement le président Allende ?

M.S.B.

LA COMMUNE.

DOMMANGET M., *La Commune*, Grande collection La Taupe, Bruxelles, 1971 - 302 p.

Il s'agit d'un recueil des articles de l'auteur concernant la Commune.

Il ne nous est pas possible de faire un compte rendu des 37 articles réunis pour le centenaire. Signalons-le à tous ceux que la Commune intéresse et aux professeurs qui doivent la rendre vivante aux yeux de leurs élèves, et félicitons l'éditeur pour cette excellente initiative.

CENT ANS APRES LA COMMUNE -

Problèmes de la Révolution socialiste en France, Semaine de la pensée marxiste, 22-29.4.1971, Paris, Editions sociales, 1971.

Comptes rendus des interventions faites par des hommes politiques et universitaires communistes, socialistes et catholiques, qui font le point de la révolution socialiste en France, 100 ans après la Commune.

Nous ne pouvons que conseiller aux professeurs d'histoire et de sociologie de lire ces pages confrontant des idées différentes sur un problème d'une telle actualité.

J.D.

SERMAN W., *La Commune*, Dossier Clio, Paris, P.U.F., 1971.

Cette nouvelle collection a pour but de présenter des sujets illustrés par des documents. Chaque dossier comprend une introduction qui vise à replacer l'événement dans un contexte plus vaste, une suite de documents originaux publiés ou inédits, les points de vue divergents de différents auteurs relatifs à l'événement, une chronologie et une orientation bibliographique. Il était difficile d'oublier la Commune cent ans après les tragiques événements. Ce dossier permet de faire le tour du problème en se basant sur des textes peu connus, des statistiques, etc.

P.B.

RUSSIE ET U.R.S.S.

SORLIN Pierre et SORLIN Irène, *Lénine, Trotski, Staline, 1921 - 1927, La presse et l'évolution du pouvoir en Russie*, Coll. « U2 », Paris, A. Colin, 1972.

Il ne viendrait à l'esprit d'aucun historien de baser son information sur la presse uniquement. L'ouvrage présent ne s'écarte pas de ce principe. La presse, par contre, fournit un bon baromètre des variations d'opinion et d'attitude dans les sociétés auxquelles sont destinées ses publications. C'est ce qui démontre la recherche menée par les auteurs parmi les journaux et périodiques russes et étrangers de cette période cruciale du mouvement communiste soviétique. En 1921, le « communisme de guerre » justifié par la lutte contre la réaction interne et étrangère, s'efface devant les dispositions de la « Nouvelle économie politique » (N.E.P.), justifiée par la lutte contre la faim et la remise en train de l'économie russe.

La révolution de 1917 a fait sauter les structures anciennes, mais elle a libéré ce faisant des tendances dont l'idéologie communiste est fort éloignée. Le prolétariat industriel, principal moteur du mouvement, se trouve en porte à faux avec le monde rural où la soif de terre favorise l'emprise individualiste. La N.E.P. doit amener les deux branches des « ciseaux » décrits par Trotski au XII^e congrès du Parti communiste russe, à se refermer.

La maladie, puis la mort de Lénine, libère au sein du Bureau politique des tendances dont le jeu ira en se durcissant durant cette période marquée par : l'*Opposition ouvrière* contre le monopole du Parti bolchevik (épisode de Kronstadt), le traité de Rappallo avec l'Allemagne, des accords commerciaux divers, le renforcement du parti bolchevik malgré les incertitudes semées dans l'esprit de certains militants ou de certains opposants quant à l'orthodoxie communiste. Le dernier message de Lénine « Mieux vaut moins mais mieux » est interprété différemment tandis que naît un léninisme bien commode. La personnalité de Trotski porte ombrage à ceux qui comme Staline désirent consolider le régime en Russie plutôt que de s'appuyer sur la « Révolution permanente ». Fort adroi-

tement Staline, en tirant les ficelles de la *Troïka* animée par Zinoviev et Kamenev, assure sa prééminence. Trotski progressivement isolé est finalement écarté avec ses amis. Débarrassé de Zinoviev et Kamenev, Staline, critiqué cependant par Lénine, demeure seul.

Tandis que la presse internationale s'occupe finalement assez peu de ce qui se passe en Russie, sauf pour y observer les symptômes de ce qu'elle souhaiterait y voir, la presse russe apparaît au début exceptionnellement ouverte. Elle dialogue avec les lecteurs, s'ouvre aux opinions les plus diverses, spécialement dans les éditions régionales. La *Pravda*, organe du Parti communiste, la revue progressive *Bolchevik* créée le 1^{er} avril 1924 témoignent d'une emprise du pouvoir sur l'opinion. La même évolution est observable aux *Izvestija*, organe du Présidium du Soviet suprême, avec un certain décalage toutefois. Cessant de solliciter conseils et critiques, les journaux sont devenus des instruments d'information parfaitement adaptés aux fins que lui assigneront Staline et les siens.

Petit livre précieux comme instrument de travail pour les exercices critiques auxquels doit rompre la formation historique. Les annexes bibliographique, chronologique, biographique, iconographique en rendent la consultation plus efficace. Ce n'est pas rien, au demeurant, de pouvoir rompre l'obstacle de la langue grâce à l'apport d'une distinguée spécialiste de la langue russe. Voilà de l'interdisciplinarité appliquée !

R.V.S.

LENINE, coll. « Génies et Réalités », Paris, Hachette, 1972.

Il s'agit, en fait, d'un dossier Lénine pour lequel plusieurs spécialistes de tendances différentes ont préparé un chapitre. Le but poursuivi est de fournir au lecteur des vues personnelles même si elles sont divergentes, voire contradictoires.

Gérard WALTER présente une biographie de Lénine insistant sur l'objectif « du militant au chef d'Etat ».

Alain BESANÇON replace Lénine dans l'évolution de l'intelligentsia russe du XIX^e siècle.

Annie KRIEGEL analyse les rapports de Lénine avec les mouvements socialistes européens et son désir de devenir le stratège d'une révolution mondiale.

Alfred SAUVY trace le profil de la pensée économique et mesure la distance entre la théorie et l'application.

Kostas PAPAIOANNOU traite de la conception léninienne du Parti, de la Révolution et de l'Etat.

Roger GARAUDY pose la question : « Lénine était-il un humaniste ? »

François FEJTO tente, en historien, de faire le bilan positif et négatif de la vie et de l'œuvre de Lénine.

Quatre séquences illustrées contenant des photographies, des gravures, souvent inédites complètent ces études ; elles forment un film dont l'acteur principal, Lénine, est toujours à l'avant-plan et dont l'arrière-plan est constitué par l'histoire de la Russie passant de la révolte à la révolution.

Nous avons ici un excellent ouvrage de vulgarisation qui n'apportera peut-être pas beaucoup de nouveautés aux spécialistes mais qui peut rendre service aux élèves des classes terminales et qui trouverait sans conteste sa place dans une bibliothèque scolaire.

M.R.V.

ROSMER, A., *Moscou sous Lénine*, 1920, I 183 p. - 1921-24 II 190 p. F.M. petite collection Maspéro, Paris, 1970.

L'auteur nous livre des souvenirs précis, nombreux, sur ce qu'on pourrait appeler « La préhistoire du mouvement socialiste ». Et c'est un témoin direct qui nous parle, et qui essaye de répondre à toutes les questions que l'on se pose sur le communisme en 1949 et de nos jours.

Antistalinien, mais profondément léniniste, l'auteur à travers les années fertiles en événements nous aide à comprendre le rôle de Lénine et tout ce qui suit en 1971. Livre attachant, enthousiasmant et profondément optimiste, malgré certaines craintes.



Livre antistalinien, il a le mérite de ramener l'attention sur une époque oubliée, en 1949.

J.D.

SERGE, V., *L'an I de la Révolution russe, I - II - III*, Paris, Maspero, 1971.

Ecrit en 1930, réédité en 1938, ce livre est un des rares témoignages d'ensemble sur une époque à jamais révolue et rendue plus actuelle.

Serge nous dit : « La victoire révolutionnaire n'avait, toutes proportions gardées, coûté que peu de pertes aux vainqueurs, 18 ans plus tard, la réaction bureaucratique qui a conquis le pouvoir sans combat, anéantit, roulée dans des flots de sang, toute une génération. »

Livre lucide, mais cependant optimiste, puisque V. Serge conclut : « Le véritable bilan de la révolution ne pourra être dressé que quand lèveront les semences prodiguées pendant les années d'essor d'un grand peuple. »

J.D.

BLUM Jérôme, *Lord and Peasant in Russia, From the ninth to the nineteenth century*, New Jersey, Princeton, University press, 1971.

L'histoire comparative est assurément une des voies majeures de l'historiographie à venir. Trop confiné dans les étroites frontières de l'Occident européen, le professeur du secondaire aura intérêt à prendre connaissance de la synthèse, à la fois claire et dense, que nous procure cet ouvrage sur l'une des régions les plus importantes et des plus mal connues encore du Monde contemporain au niveau de nos institutions scolaires.

Si le paysan de l'aire kiévienne se nomme *smerd*, c'est-à-dire le *puant*, il a la condition d'un homme libre dans un

domaine dominé par les aristocraties locales slave et conquérante varègue. De la fusion des deux naissent les boyards. Le servage dans ces régions de paysages immenses est moins lié à la terre qu'à la dépendance à l'égard d'un seigneur. L'Eglise partage les terres avec les précédents.

L'évolution sociale de la Russie fait apparaître le retard considérable de développement par rapport à l'Occident atlantique et méditerranéen. Le passage d'un stade à l'autre de l'appropriation des terres se fait avec un décalage de plusieurs siècles. Ainsi le développement de la propriété allodiale à l'époque tatare n'est pas sans analogie avec la situation de l'Occident à l'époque des invasions germaniques.

La fortune des Grands Ducs de Moscou vient de leur astuce politique à l'égard des Tatars dont ils se font les mandataires et de la durée des règnes de la lignée. Fin du XVI^e siècle, le destin de la Moscovie est scellé. Dès la fin du XV^e siècle, l'industrie et le commerce renaissants assurent une relance économique. Le XVI^e siècle connaît une forte croissance agricole et démographique. En 1587, Moscou est décrite comme plus vaste et plus peuplée que Londres. De nombreuses villes se créent dans une politique de frontière mobile.

Si jusqu'au XVI^e siècle, toute personne quelconque peut être pleine et entière propriétaire de terre, dans la suite, à part le clergé, nul ne peut posséder de terre sinon les personnes aptes à assumer des services d'Etat. L'évolution est inverse de celle de l'Occident de la même époque, mais comparable au phénomène carolingien. *Kormlentschiky*, *oprichniki*, *pomestchiky*, agents bénéficiaires des libéralités des Grands Princes puis du Tsar, éliminent ou absorbent la classe des *boyards* libres propriétaires allodiaux. Seule l'Eglise fortifie ses biens, non sans susciter la convoitise, puis le contrôle, du Tsar.

Notons au passage : le caractère parfois misérable des *pomestchiky*, non sans analogie avec les chevaliers paysans occidentaux ; le fait que des esclaves af-

franchis se revendent fréquemment à des maîtres pour assurer leur sécurité d'existence ; l'octroi du pouvoir judiciaire aux fondateurs d'établissements industriels dans les villes ; etc.

A partir du XVII^e siècle, les troubles intérieurs, les guerres étrangères entraînent les Tsars à revenir à la reconnaissance de domaines patrimoniaux (*votchina*), fortifiant par ailleurs les pouvoirs des maîtres des domaines sur les âmes qui les peuplent dans la mesure où l'alourdissement des charges entraîne une fuite vers les terres vierges des frontières. A la fin du XVII^e siècle, 90% des foyers sont peuplés de paysans serfs urbains, le reste concerne les « paysans noirs » ou libres, jadis majoritaires.

Les réformes organiques de Pierre I et de ses successeurs donnent lieu à des pages pleines d'intérêt fondées comme ce qui précède sur le dépouillement d'une littérature scientifique où prédominent les ouvrages en langue slave dont la lecture n'est pas fréquente chez nous mais dont les recherches ouvrent des horizons extrêmement riches.

Le poids de l'histoire pèse lourdement sur les mentalités. Il peut expliquer les heurs et malheurs de ceux qui souhaitent produire un « homme nouveau ».

R.V.S.

La Russie et l'Europe XVI^e - XX^e siècle, S.E.V.P.E.N., Paris - Moscou, 1970.

L'ouvrage réunit onze articles concernant la Russie et l'Europe. Ils s'échelonnent du XVI^e siècle à la fin de la première guerre mondiale.

Parmi ces articles, cinq sont dus à la plume de savants soviétiques, six à celle d'Occidentaux (français et italien). Les sujets envisagés sont fort divers mais peuvent grosso modo se regrouper en deux ou trois rubriques : aspects économiques et militaires. Parmi les études retenons celle de ZORDANIJA, G., *Les premiers marchands et navigateurs français dans la région maritime de la Russie septentrionale. L'origine des relations commerciales et diplomatiques franco-russes (XVI^e siècle)* ; *Le renouvellement en 1802 du traité de commerce franco-russe de 1787*, par SI-ROTKIN ; *La Russie et la France et les*

rapports economico-militaires entre les Alliés au cours de la première guerre mondiale (1914 - début 1917), par KRUPINA ; *Le Commerce extérieur de la Russie en 1784 d'après le journal de voyage de Baert du Hollant*, présenté par M. CADOT et J.L. VAN REGEMORTER ; *Les projets du gouvernement russe sur les relations économiques avec la Russie à la fin du XVIII^e siècle*, par G. LEVI ; *Le voyage économique du professeur Ya Linovsky en France en 1842-1844* ; *Le Système de Law et de ses continuateurs russes*, par TROICKIJ ; *Le Mercantilisme en Russie*, par S. BLANC et d'autres articles concernant certains aspects militaires et culturels.

L'ouvrage ne manquera pas d'intéresser ceux qui, à titre personnel, aimeraient étudier l'influence de certaines grandes idées européennes en Russie tsariste. Il n'est pas toujours aisé d'avoir accès aux travaux soviétiques. Mais cet ouvrage est le résultat d'un accord de double publication conclu entre l'Académie des Sciences d'URSS et l'Ecole pratique des Hautes Etudes. Et cet accord résout le problème de la langue.

P.B.

LAVIGNE Marie, *Les économies socialistes soviétiques et européennes*, dans collection « U », Paris, A. Colin, 1970.

Dans une matière sur laquelle les données ne sont guère répandues dans les pays occidentaux, ce livre rassemble une importante somme de documents, de références bibliographiques, de tableaux, de graphiques, de diagrammes, fort précieuse.

Dans un style parfois un peu laborieux, le lecteur abordera les institutions économiques dans leur origines et développement, l'entreprise industrielle et ses réformes, l'organisation commerciale, secteur étatisé, l'exploitation agricole, secteur coopératif dans ses mutations diverses, la croissance économique à travers la stratégie du développement, les facteurs de la croissance et les structures de l'économie, la cohérence et l'efficacité des méthodes de planification, la monnaie dans ses rôles de mesure de valeur, de mesure du travail, instrument des échanges, moyen d'accumulation, les structures et le fonctionne-

ment du COMECON, les relations entre économies socialistes et pays étrangers.

Derrière les calculs et les schémas des technocrates, on voit se profiler sans cesse la matière humaine impossible à réduire à une matière inerte. Mais il y a-t-il déjà des pays à économie socialiste ou seulement des pays ayant accompli une révolution socialiste ? Peut-on comparer avec les économies capitalistes dès lors ? S'il n'y a pas de souveraineté du consommateur en pays socialiste, où est la liberté du consommateur en pays capitaliste ? Bien des problèmes en suspens !

R.V.S.

LES AMERIQUES.

SIMONI-ABBAT M., MAURO Fr., *Amérique latine*, Horizons de France, Hommes et civilisations, Paris, 1971.

N'est-ce pas une gageure de présenter l'Amérique latine en un seul volume ?

Il faudrait peut-être d'ailleurs parler des Amériques latines, distinguant des Amériques géographiques, historiques, atlantiques, incaïque, hispanique, etc. L'ouvrage comprend essentiellement deux parties, l'une consacrée aux civilisations précolombiennes, l'autre allant de l'arrivée de Christophe Colomb à nos jours. Lors de leur arrivée, les Espagnols se heurtèrent à deux grandes puissances : au nord, du Mexique au Honduras, l'empire aztèque, et au sud, du Pérou à la Bolivie, l'empire inca. Mais avant eux d'autres pays, d'autres peuples avaient atteint un haut niveau de civilisation.

L'origine de ces peuples semble être asiatique. Les populations seraient venues de Sibérie par le détroit de Behring. Le peuplement se serait fait par vagues successives, celles-ci s'enfonçant de plus en plus profondément dans le continent. Malgré l'origine de la population, certains traits de civilisation se retrouvent à travers le vaste espace américain. La découverte de Colomb met face à face les peuples d'Amérique et ceux de l'Ancien Monde, lesquels introduiront les esclaves et la culture négro-africaine. Ce qui amènera de très nombreux drames qui s'expliquent notamment par l'impérialisme économique.

Malgré cela l'Amérique latine a produit de tout temps, des œuvres exceptionnelles : constructions précolombiennes, architecture baroque, édifices contemporains.

L'intelligence du texte est favorisée par une illustration de qualité et fort copieuse en noir et en couleur. Celle-ci constitue une documentation de qualité. Notons aussi la présence d'un atlas accompagné de la fiche d'identité des vingt Etats du monde latino-américain.

Un excellent guide pour ce vaste continent.

P.B.

BYAM M., *La découverte de l'Amérique*, coll. « Larousse Poche Couleur », Paris, Larousse, 1971.

L'Amérique dont il est question ici est évidemment l'Amérique du Nord. Le titre donne le ton de l'œuvre. Elle appartient à la littérature hagiographique occidentale à travers laquelle l'indigène américain a mauvaise grâce à ne pas se laisser civiliser par l'Européen. Le récit s'arrête avec l'indépendance des Etats-Unis d'Amérique du Nord. On ne découvrira rien de la suite : le problème rouge, le problème noir, l'impérialisme yankee ; rien non plus sur les mœurs et les civilisations amérindiennes, mais on exalte les « batailles que livrèrent, pour survivre, les colons anglais, espagnols, français et hollandais », « la domination anglaise sur l'Amérique du Nord, finalement détruite par le courage et la détermination des « rebelles » qui déclenchèrent la révolution américaine ». Quant à la couleur, elle résulte d'une abondance de chromos dont je ne puis me résoudre à cautionner la valeur.

R.V.S.

LAMARE Jean, *Cuba*, coll. « Que sais-je ? » Paris, P.U.F., 1970.

Après avoir étudié le pays et la population, 4 siècles d'occupation espagnole, l'auteur aborde soixante ans de République pour en arriver au castrisme.

Il reprend alors les 10 années de transformation de l'économie et de la Société cubaines.

Parfois sévère, l'auteur s'enthousiasme lorsqu'il parle de la vie culturelle à

Cuba. Sympathisant, J. LAMARE nous donne envie de connaître mieux ce petit pays et souhaite que l'objectif de former à Cuba un homme nouveau, ne soit pas un échec.

J.D.

BULLOZ Eric - HEUS Marie-Louise, *Les Etats-Unis contemporains, Problèmes actuels, Dossiers Sciences humaines*, Paris, A. Colin, 1970, 95 p.

Les auteurs examinent à l'aide de textes, la nation américaine et son cadre de vie, la libre entreprise, la démocratie, la vie de l'esprit.

Se bornant à donner un titre aux extraits de journaux, d'études de livres, de biographies qu'ils nous livrent, ils nous donnent un excellent outil de travail.

LES DEUX GUERRES MONDIALES.

DESSAGNEAUX Henri, *Journal de guerre 14-18*, Paris, Editions Denoël, 1971.

Encore un ouvrage sur la guerre 1914-1918 me direz-vous, mais remercions le fils du Capitaine Henri Dessagneaux de nous avoir fait connaître ce journal de guerre écrit d'un style tellement dépouillé, tellement vrai, tellement efficace, document écrit tout au long de ces quatre années.

Ce texte fourmille de nombreux petits faits précis qui décrivent avec beaucoup de vérité humaine, ce que fut la vie du Poilu dans les tranchées et plus particulièrement son état d'esprit. Dès lors, nous comprenons les raisons profondes des grandes mutineries de 1917 et nous ne pouvons qu'admirer le courage de ces soldats qui ont continué le combat malgré les mesquineries, les avanies de la vie militaire de l'époque et la lâcheté ou l'aveuglement de certains chefs.

L'auteur a eu l'heureuse idée d'émailer son texte, de coupures de presse de l'époque, ce qui illustre fort bien le fossé qui s'était creusé entre le « Front » et l'« Arrière ».

En conclusion, un livre fort attachant par sa valeur humaine.

A.G.

BERTRAND F., *La presse francophone de tranchée au front belge, 1914-1918*, XIII - 103 p., Travaux du Centre d'Histoire Militaire du Musée Royal de l'Armée, Bruxelles, 1971.

Il faut pour donner sa véritable dimension à ce travail, le replacer dans le cadre plus large de la série d'études récentes consacrées à la presse belge du XIX^e siècle et du début du XX^e. Il est inutile de revenir ici sur l'importance, en tant que source, des journaux pour l'historien contemporain ou pour celui des mentalités.

Le présent ouvrage est une synthèse succincte de la presse belge francophone parue durant la Première Guerre mondiale tant dans les tranchées de l'Yser qu'au sein des organismes officiels et paramilitaires de l'arrière : elle montre l'importance de ce milieu militaire et de sa corrélation avec le monde civil. Le tout est agrémenté de graphiques et de nombreuses illustrations.

L'analyse des journaux examinés — l'auteur en a retrouvé, après de laborieuses investigations, 110 sur un total de 148 titres dénombrés — porte tout d'abord sur les caractéristiques extérieures : le but des rédacteurs (informer ou distraire), leur origine, (des ecclésiastiques, des aumôniers et des brancardiers forment le contingent le plus important), les moyens de reproduction, la fréquence du tirage ...

C'est au niveau de l'examen du contenu que l'étude prend toute son importance. La presse des tranchées fut le véritable témoin de la vie en Belgique occupée : elle rassura le troupier sur le ravitaillement de l'arrière et elle lui fournit des renseignements sur l'attitude de l'occupant en Belgique. Elle porte en elle les germes des graves questions de l'après-guerre lorsque dans ses articles sont abordés par exemple le cas de l'université flamande de Gand ou bien encore le problème de la reconstruction nationale. C'est là que ce travail intéresse aussi bien l'historien contemporain que le sociologue. Il est bien évident que les informations fournies, quel que soit l'exemple traité, n'ont qu'un but : « maintenir le moral de l'armée et, par là, assurer une part du succès final de la campagne 1914-1918 ».

J.P.F.

J. GERARD-LIBOIS et J. GOTOVITCH, *L'an 40, la Belgique occupée*, Bruxelles, éditions du CRISP, 1971.

Ce livre couvre non seulement les événements de l'année 1940, mais également, d'une manière plus sommaire ceux des années 1936 à 1940 parce que les auteurs ont voulu analyser au préalable les attitudes et les réactions des groupes socio-politiques qui allaient jouer un rôle déterminant dans la collaboration avec l'ennemi pendant l'occupation. Aussi privilégient-ils dans cette étude l'analyse du comportement des Rexistes, du Verdinaso, du VNV et le rôle de cénacles comme le salon Didier.

L'analyse de la campagne des dix-huit jours permet de débroussailler le contexte de l'affaire royale. La Constitution faisait du roi le chef de l'armée, mais il estimait que ce pouvoir pouvait s'exercer en dehors de la responsabilité ministérielle même quand les décisions militaires avaient des implications politiques. De plus, contrairement au roi, les ministres s'estimaient solidaires des Franco-britanniques même après la perte du territoire national. Ils souhaitaient que le roi quittât in extrémis le territoire belge afin qu'il ne fût pas tenté de s'entendre avec les Allemands et de créer un gouvernement royal d'« ordre nouveau » de type autoritaire. Les craintes des ministres s'avérèrent vaines puisque le roi refusa de traiter avec Hitler après la capitulation de l'armée belge.

La partie de cette étude consacrée à l'occupation de la Belgique par les troupes allemandes tend à montrer qu'elle fut totalement différente par son esprit de celle de 1914-18 parce que l'autorité occupante accepta que l'administration de la Belgique restât aux mains d'autorités belges. Cette formule d'autonomie interne fut d'autant mieux acceptée par les notables et la population restée sur place que la démoralisation issue de la défaite favorisa la genèse d'une politique de moindre mal dans les relations avec l'occupant. Les auteurs réservent une place privilégiée à une forme de relance de l'économie belge appliquée sous l'impulsion du gouverneur de la banque de la Société Générale, Alexandre Galopin, aux illusions et aux tracasseries de politiciens comme le président

du P.O.B. Henri De Man en vue de la formation d'un gouvernement royal inspiré par les doctrines fascistes et nazies de l'« ordre nouveau ».

Les auteurs consacrent les derniers chapitres à l'analyse de la montée et de la cristallisation d'une conscience résistante au sein de la nation belge à la fois par la confrontation à d'amères réalités, matérielles et autres et par un ressaisissement moral dans lequel le déroulement de la guerre et la ténacité britannique jouèrent un rôle essentiel.

L'originalité de l'ouvrage de J. Gerard-Libois et J. Gotovitch tient en partie à la nature de la documentation — souvent inédite — qui a été exploitée en vue de son élaboration : archives allemandes, livres blancs et pamphlets qui ont accompagné l'affaire royale ; documents parlementaires, journaux et périodiques publiés sous l'occupation, mémoires et travaux d'universitaires belges et étrangers, travaux de l'école militaire, études, analyses et souvenirs, témoignages et ouvrages publiés depuis 1940, les archives britanniques de 1940 accessibles depuis le 1^{er} janvier 1971, la documentation de la *Hoover Institution*, la presse française, britannique et allemande. La documentation la plus originale réunie au cours des trois années de préparation nécessitées par l'élaboration de cet ouvrage est constituée par les entretiens des auteurs avec les acteurs et les témoins survivants de l'an 40 : hauts fonctionnaires, dirigeants sociaux, partisans et adversaires de l'ordre nouveau, résistants ; entretiens pour lesquels les auteurs n'ont pas essayé de refus majeur.

L'essentiel de l'originalité de l'an 40 tient à la démarche des auteurs qui ont centré leur attention sur l'étude du jeu des forces économiques, sociales, politiques et culturelles en Belgique, même en ces débuts du régime d'occupation. Ils en ont conclu que l'occupation allemande avait mis en jeu les mêmes forces économiques-sociales qu'en temps de paix mais que la guerre et l'occupation avaient exaspéré les tensions et joué le rôle d'un révélateur de pulsions qui en temps normal sont cachées par la barrière des relations sociales et la pratique du compromis.

L'an 40 présente sans nul doute le plus grand intérêt pour l'historien de la

vie politique, préoccupé de la dévolution du pouvoir dans une société coupée de sa représentation élue, comme pour l'historien de la vie économique et sociale attentif à la survie de la population dans un temps où sévissent la faim et d'autres pénuries, y compris celle du travail. Le professeur d'histoire y trouvera en outre de larges synthèses sur la vie politique et sociale d'avant-guerre en Belgique.

R.R.

CHARLES Jean-Léon et DASNOY Philippe, *Les dossiers secrets de police allemande en Belgique*, tome I, 1940-1942, Bruxelles, éd. Lucien de Meyer, 1972.

Sous la forme de 885 feuillets microfilmés ont été conservés les rapports du groupe bruxellois de la *Geheime Feldpolizei* qui contrôlait la Belgique et le nord de la France.

Filatures, perquisitions, descentes, arrestations, chasse aux saboteurs et aux résistants composent la plus grande partie de ces dossiers. Ce qu'ils contiennent cependant de plus intéressant, c'est l'auscultation régulière de l'état d'esprit d'une population occupée.

Ces papiers jusqu'à présent inédits constituent un document capital pour qui veut connaître mieux le temps de l'occupation en Belgique.

On peut regretter que le commentaire des auteurs se limite à une très brève introduction ; peut-être ce document aurait-il gagné à être mieux situé par rapport à l'ensemble des textes de même espèce. Quoi qu'il en soit, tel quel, il offre un tableau vivant de l'occupation et des documents utilisables par les élèves.

M.R.V.

FRANCK B.-M., *Okinawa - le coup de grâce*. - Histoire de la seconde guerre ; série batailles, Verviers, Marabout, 189 p., 1971.

L'auteur historien civil auprès de l'U.S. Marine Corps a servi à la 1^{re} division de Marine dans le Pacifique au cours de la 2^e guerre mondiale. B. Pitt dans l'introduction fait remarquer qu'il ne fit jamais aucun doute que la bataille

pour Okinawa serait une des plus âpres et des plus meurtrières de la guerre. Il semblerait que l'auteur aurait quelque peu négligé la phase de l'assaut des avions kamikases japonais au cours de laquelle les pilotes *tokko* fournirent leur suprême effort. Nous ne pouvons en juger n'étant pas spécialiste. Nous nous bornerons à dire que pour tous ceux qu'intéresse l'histoire bataille, le petit livre reprend jour par jour cette campagne qui a permis aux Américains d'avoir une connaissance de l'art d'organiser contre un pays entièrement occupé par l'ennemi un assaut venu de la mer et cela devait leur être très utile dans la préparation de l'invasion du Japon.

J.D.

Le monde autour de... 1938, Hitler menace l'Europe, Paris, Larousse, 1972.

Dans la collection, « Le monde et son histoire » dont nous avons déjà signalé les mérites, l'histoire universelle s'organise autour de dates pivots. Après l'an 33 après l'an 1492, après l'an 1871, voici 1938. Les différents collaborateurs présentent l'événement, quelques aspects de la vie quotidienne, de la science et des techniques, quelques portraits de contemporains. Il s'agit de flashes sur l'actualité ; autour de ces points s'organise l'illustration particulièrement suggestive. Un tableau synoptique brosse une vaste synthèse des arts et des sciences. Regrettons cependant l'absence de toute carte. La série reste cependant très utile pour les bibliothèques d'élèves.

P.B.

LAUNAY M., *L'armistice de 1940*. Dossiers Clio P.U.F., Paris, 1972.

Une place importante est accordée aux témoignages dans cet ouvrage qui tend à faire le point sur les conditions dans lesquelles se sont déroulées les négociations de l'armistice de 1940. Il convient de rappeler qu'un armistice est d'essence politique, il souligne la responsabilité du pouvoir civil qui a pris sur lui de déclencher ou d'accepter la guerre. En reprenant les événements depuis le 10 mai 1940. M. Launay insiste sur la gravité de la capitulation belge. Très rapidement en France, deux camps se forment, ceux qui souhaitent l'armistice

et ceux qui souhaitent continuer la guerre. Le 15 juin 1940, les ministres français, de même que le Président du Conseil sont logés à Bordeaux — il semblerait que le choix est mauvais du fait que le maire de la ville était de la tendance « néo-socialiste », et ami de Laval. Rapidement cette mairie va devenir le centre d'opposition au gouvernement. Il y a 3 positions incarnées chacune par un homme :

- a) Raynaud : hostile à l'armistice veut le transfert du gouvernement à Alger.
- b) Chautemps : qui proposait de sonder les intentions allemandes.
- c) Pétain : qui entendait demander officiellement l'armistice.

Le 16 juin de Londres de Gaulle appelle le président du Conseil pour lui faire part d'une intention du Gouvernement anglais d'une union avec le gouvernement commun. Cependant Raynaud abandonne et Pétain demandera l'armistice. L'auteur terminée l'introduction historique en faisant remarquer que la France était écrasée par la défaite, qu'il est difficile de porter un jugement sur les responsables de l'armistice en fonction de leur participation au régime de Vichy.

Beaucoup d'entre eux étaient marqués politiquement, mais l'acte d'accusation dressé en 1945, contre P. Pétain n'a pu retenir l'armistice dans la liste des faits reprochés au chef de l'Etat français.

J.D.

PHILOSOPHIE DE L'HISTOIRE.

LEFEBVRE Georges, *La naissance de l'historiographie moderne*, dans *Nouvelle bibliothèque scientifique*, dirigée par F. Braudel, Paris, Flammarion, 1971.

Au-delà d'une technique, l'histoire est le fondement d'une culture, elle est l'objet de philosophie. Il est nécessaire dès lors qu'elle se livre à une réflexion critique sur elle-même. L'histoire de l'histoire est riche d'enseignements. On a pu le constater dans les pages consacrées ici même à *l'Histoire dans l'enseignement*. Le genre n'a guère tenté les historiens français. Ceci donne tout son

prix à l'œuvre de Georges Lefebvre, notes de cours professé en 1945-1946 à la Sorbonne, trop tôt pour avoir sur l'histoire et ses conceptions actuelles une opinion fondée. Brillant historien, Georges Lefebvre reste de son temps, refusant la philosophie de l'histoire, mettant en garde contre l'illusion de l'histoire psychologique, honnissant l'histoire pragmatique, traçant les limites de l'histoire sans complaisance, dans la vision savante et positive, non vraiment scientifique du début de ce siècle.

La conclusion est un message d'espérance et une orientation de travail : « Reste un grand progrès à réaliser : organiser la recherche historique qui, aujourd'hui encore, se fait, pour une part, au petit bonheur la chance. » Il souligne que si l'histoire politique est bien la « science des choses qui n'arrivent qu'une fois » (Seignobos), l'histoire de la civilisation n'est pas dans ce cas, car les hommes sont soumis à des constantes. L'histoire se renouvelle sans cesse dans sa vision, mais ce n'est qu'une raison de plus pour ne pas se laisser aller au scepticisme : le progrès est réel, il n'est pas achevé.

R.V.S.

LEFEBVRE Henri, *La fin de l'histoire*, Editions de Minuit, Paris, 1970, 236 pages.

La conscience historique gêne les technocrates, mais surtout elle leur est étrangère. L'épaisseur du temps peut être encore ressentie en Europe, elle l'est beaucoup moins pour tous les férus de l'américanisme. L'histoire s'encombre d'autant plus des fumées de l'idéologie, de droite ou de gauche, que sa problématique se rétrécit. Jadis reine, elle se réduit aujourd'hui au rôle de servante. Contre ceux qui l'attaquent autant que contre ceux qui la défendent, il faut dès lors protéger l'histoire. Il faut lui trouver d'autres sens, de nouveaux buts.

Des traces, des suites de traces ne font pas une histoire. On ne peut pas davantage définir l'histoire par le temps historique. Selon l'A. l'histoire n'existe que pas sa fin. Elle seule permet de comprendre l'historicité, cette qualité de l'esprit humain de progresser dans la conscience de sa situation historique.

Essence de l'homme, l'historicité est inséparable de la liberté. Elle rejette toute révélation, tout apriorisme.

Hegel lie l'histoire à une théorie de l'Etat, Marx l'attache à la réalisation de la société sans classe dans l'abondance. Ils la font déboucher ainsi sur une post-histoire sans rupture de continuité. Tout autre est la vision nietzschéenne qui envisage une discontinuité totale, une répudiation de la pensée historienne. Ceci implique un retour sur soi, une totalisation du passé par la pensée avant le sacrifice final. Ainsi si l'histoire a une fin, elle n'est pas pour autant finie. Si les structuralistes, par exemple, la rejettent en bloc, les « porteurs de vérité historique » s'y accrochent désespérément. Pour opposées qu'elles soient, ces deux positions sont également fausses dans la mesure où elles s'inspirent de « modèles ».

La pensée doit trouver une méthode pour situer les sociétés, les cultures, les civilisations les unes par rapport aux autres. L'histoire comparative intervient ici pour découvrir les différences au même titre que les analogies en dehors de tout esprit de réduction à des schémas préétablis.

Le lecteur trouvera un bon exposé de la pensée de Hegel et de Marx sur l'histoire, suivie de sa critique par Nietzsche. Une interrogation implacable, féroce même, vient ensuite sur la signification de l'histoire et de l'historicité à travers les multiples aspects donnés à celles-ci par les théoriciens, les fauteurs ou les détracteurs. En chemin, l'histoire « telle qu'on l'enseigne » y est décrite comme « discours idéologique » prolongeant l'humanisme classique, la morale civique et l'encyclopédisme, mais dépourvue d'efficacité pour acquérir le sens du temps, celui du devenir.

Le désarroi des historiens devant une totalité « impossible » à saisir dans son dynamisme propre est illustré par les innombrables tentatives de sauvetage d'une histoire qui se liquéfie.

Les conclusions envisagent soit la poursuite de l'histoire sous forme parodique, soit l'auto-destruction de l'histoire par catastrophe finale, soit enfin l'*u-topie*, seule hypothèse favorable où l'histoire s'analyse comme totalité accomplie en voie de dépassement. Ainsi

la mort de l'histoire donne naissance à la vie de l'histoire. Ainsi la méthode dialectique, méthode scientifique de connaissance, se caractérise en histoire par le refus de privilèges en quelque domaine que ce soit, même si par un artifice de méthode l'isolement d'un secteur s'impose. Il doit toujours se ramener à une histoire globale ou globalisante.

Sous cet angle, l'histoire réserve encore de beaux jours à l'historien en quête d'historicité, mais plus que jamais l'enseignement de l'histoire apparaît comme une recherche, une libération par ouverture d'esprit.

R.V.S.

BRUGUIERE André, *Histoire et structure*, dans *Annales, Economies, sociétés, civilisations*, t. 26, n° spécial, Paris, A. Colin, 1971.

On connaît le débat que certains entretiennent entre histoire et structuralisme. Dans la mesure où celui-ci manifeste la convergence de certaines recherches, les unes anciennes : mythologie comparée, linguistique générale, les autres récentes : anthropologie structurale, sémiologie, etc., l'histoire ne peut lui rester étrangère. Quant à l'histoire, elle peut revendiquer une antériorité dans l'usage de beaucoup de ces recherches. Le moment est aujourd'hui venu où les nouveaux venus rendent aux anciens leur mérite et où ceux-ci reconnaissent le fruit des idées nouvelles. Ainsi l'histoire refuse aujourd'hui l'information ponctuelle léguée par l'évolutionnisme occidental, elle recherche les assises profondes dont les témoignages isolés dans l'espace, comme dans le temps ne sont que la partie émergée et survivante.

On reconnaît de plus en plus que l'histoire n'est pas absente du passé des peuples « sans-histoire », le tout est de l'y retrouver derrière le patrimoine des mythes et des littératures orales. « Ce qui est en cause ici, c'est d'abord l'ensemble des repères chronologiques auxquels notre système d'enseignement, par le soin religieux qu'il met à en perpétuer l'usage, de l'école primaire à l'université, confère une valeur quasi transcendante. » C'est le rythme de développement de l'historien lui-même qui est remis en cause par abolition de ses cadres de pensée traditionnels. Mais il n'est

plus possible de se référer au paramètre européen occidental. Il n'y a pas qu'une espèce de temps en histoire. Il est grand temps de s'en apercevoir.

La critique historique ne peut plus se contenter d'être une entreprise d'authentification des témoignages, elle est appelée à réaliser une opération de déchiffrage apte à déceler sous le dehors des superstructures apparentes la logique profonde inavouée. Le développement historique n'apparaît plus comme une nécessité, mais comme une combinatoire. L'histoire comparée prend comme méthode une dimension nouvelle grâce aux efforts positifs observés en ethnologie par exemple, le calcul statistique devient un instrument de supputation de la réalité, au niveau de l'histoire quantitative, la formalisation est la forme de traitement des données nécessaires pour rendre intelligibles des phénomènes complexes et en apparence incohérents.

« Un peu de structuralisme éloigne de l'histoire, beaucoup de structuralisme y ramène. »

R.V.S.

SOCIOLOGIE.

ARON Raymond, *De la condition historique du sociologue*, N.R.F., Gallimard, Paris, 1971.

Aux frontières de la politique, de l'économique, du social, du technique, se situe une zone confuse que se disputent les spécialistes, que tendent à s'annexer les philosophes. Dans sa leçon inaugurale au Collège de France, le 1^{er} décembre 1970, Raymond Aron comme sociologue, décrit le mouvement de pensée d'une exceptionnelle richesse dont est sorti ce nouveau champ d'application scientifique. Il dit comment les contours s'en sont dessinés progressivement sous les regards croisés des savants parmi lesquels Max Weber, Marcel Mauss, Karl Marx se distinguent. Les sociologues aussi ont une histoire mais la sociologie ne se conçoit pas sans histoire. Elle engendrerait autrement ces *Fachmenschen ohne Geist* que dénonçait Max Weber, ces *Fachidioten* que rejette aujourd'hui la jeunesse studieuse. Réaliste, attaché à une vision lucide de la liberté, R. Aron souligne les vertus de la rigueur et de l'engagement positif.

R.V.S.

ARIES Philippe, *Histoire des populations françaises et de leurs attitudes devant la vie depuis le XVIII^e siècle*, Paris, Seuil, 1971 (nouvelle édition).

Il est du destin de certains esprits, non des moindres, d'apparaître tardivement au grand jour. Trop haut, trop loin des préoccupations communes, ils traquent dans l'isolement voire dans le mépris, les voies dont l'avenir révélera la fécondité.

Toute l'œuvre de Philippe Aries anticipe ainsi sur le mouvement. Voici un quart de siècle bientôt que paraissait la première édition de ce volume, génial « péché de jeunesse ». L'histoire des populations, celle des mentalités, objets de tant de soins depuis lors s'y trouvaient tout entières contenues. C'est dans cet esprit qu'il faut lire ce livre qui ne serait certes plus aujourd'hui conçu de même mais qui a eu le mérite de tracer le sillon.

Mutations démographiques, dans les campagnes, en terroir industrialisé, à Paris ; variations régionales de la natalité liées aux mentalités locales ; l'exode rural ; l'enfant dans la famille ; les techniques de la vie et de la mort ; autant de sujets bien aptes à ouvrir les yeux sur une histoire que bien peu soupçonnent accrochés qu'ils sont au formalisme juridique des institutions ou aux gestes politiques des « grandes figures ».

R.V.S.

DESANTI Dom., *Les socialistes de l'utopie*, Petite bibliothèque Payot, Paris, 1971.

A travers la biographie des socialistes de l'utopie, D. Desanti nous raconte l'époque où « ils ont — dit-elle — agi leurs idées ».

L'évolution nous oblige à choisir entre les sociétés qui se proclament socialistes, font abstraction des libertés au nom de l'égalité et celles qui, se proclament libres, ne reconnaissent qu'un principe — dans les constitutions et au fronton des monuments — que les hommes naissent égaux.

D. Desanti remarque qu'une partie de la jeunesse cherche des justifications à son refus de la société, non plus chez

Marx, mais en dehors, en deçà et au-delà de lui.

D'où un intérêt nouveau pour les socialistes d'avant Marx et d'en dehors de Marx.

Bien que les révolutions pacifistes lui semblent irréalisables, l'auteur doute des résultats des révolutions violentes.

L'heure — pour D. Desanti — est de se poser des questions, on le sent dans son ouvrage, qu'elle termine ainsi : « L'heure est venue d'examiner l'Utopie dans son ensemble afin de savoir si elle n'est pas vraiment la vérité de demain ? »

J.D.

CAPLOW Théodore, *L'enquête sociologique*, coll. « U/U2 », Paris, A. Colin, 1970.

« Histoire, science du particulier », oui certes, mais non seulement celle de l'individu. Derrière celui-ci s'impose de plus en plus l'être collectif qu'il soit physique ou qu'il soit mental, il s'exprime dans l'analyse de la quantité.

Dans la stratégie de l'histoire sociale, le chœur est tout et les acteurs qui jouent les rôles principaux ne sont que des figurants ; soit qu'on n'en parle pas du tout, soit que leurs actions soient saisies dans une perspective si large qu'elle les rende insignifiants. Réunir une grande masse d'informations dans un cadre général tel est l'objet de la recherche sociologique. Ce petit manuel traduit d'un professeur yankee fournit des conseils sur la manière de préparer et de mener la recherche, sur l'observation et l'analyse documentaire, sur les techniques d'enquêtes. Il débute par un exposé de la tradition américaine et se clôture, paradoxalement, par la définition des objectifs. L'historien lucide ne peut s'y sentir étranger.

R.V.S.

LEVI-STRAUSS Claude, *Le temps du mythe*, dans *Annales*, t. 26, n° spécial, *Histoire et Structure*, p. 533-540, Paris, A. Colin, 1971.

La cristallographie et le marxisme ont à l'origine inspiré la réflexion de C. Levi-Strauss. Il s'est dès lors attaché à

scruter ce qu'il y avait de plus profond dans l'homme social. Derrière l'affleurement révélé par les témoignages les plus sensibles, il a cherché des signes de plus en plus significatifs en mobilisant, non sans succès, un matériel jusqu'ici considéré comme impropre ou comme dérisoire. Le quatrième volume de ses *Mythologiques*, vient de sortir sous le titre de *L'Homme nu*, les trois premiers volumes s'intitulaient respectivement : *Le cru et le cuit*, *Du miel aux cendres*, *L'origine des manières de table*, tous publiés à Paris, chez Plon, de 1964 à 1971.

L'analogie des mythes relevés parmi les peuples archaïques dont les vestiges disparaissent rapidement aujourd'hui, semble attester d'une conformation commune du cerveau, moteur de la pensée sauvage, même si les connaissances que celui-ci développe, poussée scientifique, atteignent des seuils variables. Dans l'article ci-dessus, on notera quelques réflexions telles que : « Observées à un instant quelconque de leur histoire, les deux Amériques, bien qu'au neuf dixièmes vides, ont constitué un monde plein... en tenant compte que de très petits groupes humains, auxquels une technologie rudimentaire impose d'exploiter d'énormes espaces pour la chasse, la collecte, le ramassage et même pour les besoins d'une agriculture itinérante, peuvent les occuper d'une manière effective en les parcourant sans trêve, même si cette occupation ressemble davantage à la façon dont une quantité infime de gaz se dilate et disperse ses molécules dans le volume entier du ballon où on l'a mise, qu'à l'entassement des individus les uns sur les autres dans des ensembles immobiliers ... Il en résulte qu'au lieu de concevoir le Nouveau Monde des temps précolombiens comme un espace pratiquement vide au sein duquel, à des centaines de kilomètres les uns des autres, s'éparpillaient des petits noyaux humains isolés, il conviendrait plutôt de se le représenter comme un agrégat compact de grosses cellules peu denses, mais peuplées chacune de façon diffuse dans tout son volume, et dont les parois jointives acquièrent de ce fait une rigidité relative. » Ou encore : « A tout le moins, deux niveaux d'activités doivent être distingués dans la vie des peuples sans écriture. D'une part, ce que nous appellerons le champ des interactions fortes et qui sont celles auxquelles, pour

cette raison on a surtout prêté attention : elles consistent dans les migrations, les épidémies, les révolutions et les guerres et se font sentir par intermittence, sous forme de secousses profondes dont les effets sont amples et durables. Mais à côté d'elles on a trop négligé le champ des interactions faibles qui se produisent à une fréquence beaucoup plus rapide et avec une périodicité très courte, sous la forme de rencontres amicales ou hostiles, des visites et des mariages. Ce sont elles qui maintiennent le champ en agitation permanente. Cette réflexion s'applique également aux peuples avec écriture, *a fortiori*. Ainsi tout élément perturbateur de l'équilibre, est contrebalancé par une réaction qui vise à rétablir cet équilibre et qui affecte finalement le champ tout entier par ondes successives. L'historien qui voudrait ignorer cet apport, ne serait-il pas dans la position de l'observateur qui décrirait un iceberg en ignorant que neuf dixièmes sont dérobés à ses yeux, ou du géographe qui méconnaîtrait la liaison des terres émergées et visibles, à l'écorce terrestre, et invisible ?

R.V.S.

RELIGIONS - MENTALITES.

MANTEUFFEL Tadeuz, *Naissance d'une hérésie, les adeptes de la pauvreté volontaire au Moyen Age*, Mouton, Paris, 1970.

L'auteur consacre cette étude à l'attitude de l'Eglise médiévale vis-à-vis des réformateurs qui, du XI^e au XIV^e siècle prônèrent la pauvreté volontaire.

Dans les premiers siècles de l'ère chrétienne, la doctrine de l'Eglise passa de l'apologie d'un communisme égalitaire à la justification de l'inégalité sociale. La religion chrétienne devint dominante à partir de l'époque de Constantin : il lui fallut payer ce privilège de l'acceptation de l'ordre social existant. L'intégration du clergé dans la société féodale, son mode de vie, sa laïcisation, suscitèrent des réactions violentes en son sein aussi bien que dans la population chrétienne à partir du XI^e siècle. Elles aboutirent à la condamnation du nicolaïsme et de la simonie, à la querelle des investitures et à l'éclosion de mouvements populaires urbains poli-

tico-religieux comme celui des Patarins à Milan auxquels T. Manteuffel consacre son premier chapitre.

Entre 1050 et 1070, Robert de Molesme, saint Bruno fondèrent des communautés ascétiques basées sur la pauvreté, le travail et la suppression de la propriété individuelle. Mais leur mode de vie, la propriété collective de la terre et du bétail, les dons des fidèles, ne pouvaient qu'enrichir ces communautés. Aussi, 25 ans après sa fondation, l'abbaye de Cîteaux s'offrait des frères convers chargés des besognes matérielles.

Des prédicateurs itinérants reprirent le flambeau de la pauvreté volontaire. Robert d'Arbrissel et Norbert de Xanten parcoururent la France entourés d'une foule de plus en plus nombreuse de disciples et d'auditeurs. Les problèmes d'intendance que ces déplacements impliquaient, l'hostilité du clergé diocésain qui craignait le radicalisme qui se dégageait de ces manifestations de masse. Toutes ces raisons obligèrent ces réformateurs à se fixer et à organiser des communautés de moines ou de moniales qui en fin de compte ne se différenciaient guère des autres.

Les chapitres suivants sont consacrés à d'autres prédicateurs itinérants qui apparemment ne se différenciaient les uns des autres que par l'attitude que l'Eglise prit à leur égard. Certains comme Henri de Lausanne, Arnaud de Brescia, Pierre Valdo furent persécutés, emprisonnés et considérés comme des hérétiques, d'autres comme François d'ASISSE furent canonisés. T. Manteuffel s'efforce d'expliquer le pourquoi de cette différenciation et y voit comme principales raisons :

- 1^o que la relativité du concept d'hérésie a joué un grand rôle. Une idéologie était tenue pour hérétique non tant en fonction de sa substance que de l'époque et des circonstances où elle était prônée.
- 2^o que l'Eglise n'a jamais condamné le principe de la pauvreté volontaire, qu'elle a toujours été bienveillante envers ceux qui en faisaient profession, mais seulement lorsqu'ils l'appliquaient à titre individuel, sans en faire l'objet d'une propagande parmi

les masses. La canonisation d'un nombre considérable d'ermîtes en est la meilleure preuve. Mais le problème changeait d'aspect dès l'instant où ces mêmes principes commentaient à être propagés largement parmi les fidèles. Il prenait alors les dimensions d'un problème social qui pouvait avoir des implications politiques.

3° qu'une soumission inconditionnelle à Rome permettait aux novateurs de rester fidèles à l'idéologie qu'ils professaient alors qu'en revanche tout refus d'obéissance déterminait la condamnation des opinions défendues par l'individu rebelle.

Cet ouvrage peut aider le professeur à comprendre mieux le climat socio-religieux particulier dans lequel s'est développée la querelle des investitures et d'une manière plus générale à percevoir avec plus de clarté la complexité des mentalités au Moyen Âge. Une bibliographie des sources utilisées complète utilement cette étude par ailleurs claire, bien écrite et bien documentée.

R.R.

GUILLEMINAULT, G., BERNERT, P.,
Les princes des années folles, Paris, Plon, 1970.

Ce livre est le récit des quelques êtres d'exception qui dans les années vingt, avaient tous le même désir de libération et la même rage de vivre. Tout est possible, et d'abord, l'absurde.

A travers leurs rêves, leur folie, leur absolu, il nous livrent une époque, et c'est pourquoi nous pensons que ce livre pourrait être utile aux professeurs qu'intéresse l'histoire des mentalités.

J.D.

CARTIER, J.P. et NASLEDNIKOV, M.,
L'univers des hippies, Paris, Fayard, 1970.

Le livre résultant d'une enquête menée à travers tous les Etats Unis nous montre que les garçons et les filles, s'ils se plongent dans le mystère, s'ils recherchent l'illumination des drogues hallucinogènes, c'est qu'ils refusent le monde trop ordonné, l'univers de béton et d'acier que leur parents ont édifié pour eux. Ce ne sont pas des révolutionnaires, mais ils veulent établir une nouvelle société.

Les auteurs reviennent de leur long voyage éblouis, bouleversés, terrorisés. L'aventure hippie continue.

J.D.

ANDREWS, G. - VINKENOOG, S.,
Le livre du chanvre, Paris, Fayard, 1970.

Ce livre rassemble une grande variété de récits personnels d'expériences déterminées par le chanvre indien.

Bien avant d'être une drogue, le chanvre a été pour un nombre de peuples depuis des millénaires un produit initiatique, une voie possible d'accès au divin. Le chanvre peut-il être utilisé comme moyen en vue de l'élargissement de la conscience de l'homme moderne ? Mais il faut savoir si le remède ne serait pas pire que le mal, connaître les dangers réels de l'usage de cette drogue. Il convient de donner la parole aux médecins.

J.D.

LAVIN Louis, *Phantastica*, Petite bibliothèque Payot, n° 164, Paris, 1970, 349 p.

Sous ce titre, l'auteur traite des drogues psychédéliques, stupéfiants, narcotiques, excitants, hallucinogènes.

Pharmacologue à Berlin — vers 1894 — l'auteur a des connaissances en histoire, géographie, anthropologie, botanique, chimie, psychologie, qui lui permettent de donner un aspect assez complet de la question. C'est à la fois un essai, un récit, une ouverture, un document, une analyse psychologiques qu'il nous livre, mais la conclusion est une grave mise en garde, et ceci déjà en 1924.

TETAZ N., *Le suicide*, Genève, Labor et Fides, 1971.

La recrudescence du suicide qui sévit chez les jeunes de beaucoup de pays, permet à l'auteur une contribution à deux problèmes : ce qu'est le suicide et ce que nous pouvons faire pour sa prévention.

Reprenant les civilisations anciennes occidentales et non occidentales, N. Tetaz fait alors une étude statistique et sociologique. Les statistiques semblent très sommaires et nous ne le suivrons pas toujours dans ses conclusions.

Les chapitres sur le « personnage suicidaire » où sont abordés des pro-

blèmes psychologiques et psychiatriques sont très superficiels mais peut-être n'était-ce pas le but de l'auteur, puisqu'après avoir passé en revue les diverses responsabilités, il termine en disant : « Mais la décision à prendre entre la vie et la mort touche au plus profond de l'être humain à sa foi. »

Le livre est accompagné d'une appréciation théologique de K. Barth.

J.D.

SCIENCES AUXILIAIRES.

CHADWICK John, *Le déchiffrement du linéaire B. Aux origines de la langue grecque*, Paris, Gallimard, 1972.

Le déchiffrement d'une écriture constitue un événement particulièrement remarquable pour la connaissance des civilisations du passé. Michael Ventris, en révélant au monde scientifique en 1952 les résultats de ses travaux, se situe dans la lignée de Champollion, de Hrozný (déchiffrement d'une des langues hittites en 1912) et de tant d'autres.

Il faut distinguer plusieurs phases dans les écritures minoennes. La plus ancienne (2000 à 1650) est pictographique et fut appelée hiéroglyphique par Evans. La seconde — dite linéaire A à cause de son aspect — est attestée uniquement en Crète.

Datés de 1750 à 1450 environ, ces textes restent jusqu'à ce jour incompris. La troisième phase est celle du linéaire B. Cette écriture qui remplace la précédente vers 1450, est en fait une adaptation du linéaire A à la notation de la langue grecque. Car il est maintenant tout à fait certain que ceux qui écrivaient en linéaire B étaient des Grecs. Ainsi se trouve plus ou moins résolue — il existe encore quelques bastions d'irréductibles — la question de l'appartenance des Mycéniens au monde grec. Les événements peuvent en effet être reconstitués de la manière suivante. Vers 1600 surgit sur le continent grec la civilisation mycénienne qui imposera sa loi à la Crète (et non l'inverse comme le croyait Evans). Les Mycéniens adopteront, en les modifiant, pour noter leur langue, les caractères du linéaire A. Vers 1200, une vague d'envahisseurs détruit cette civilisation de palais (Cnossos, Pylos et Mycènes). En même temps, disparaît, pour quatre siècles, toute for-

me d'écriture. C'est ce long hiatus qui avait fait croire que les débuts de la civilisation grecque devaient être situés au VIII^e siècle seulement.

Jusqu'à présent 4 à 5000 tablettes, de tous les formats, ont été mises au jour à Cnossos (seul site crétois à en avoir fournies), à Pylos et Mycènes principalement. Il s'agit d'inventaires relatifs à l'arsenal et aux magasins royaux. Documents à la fois très précieux car ils fournissent une foule de renseignements sur l'organisation militaire, politique, sociale et économique des petits royaumes mycéniens mais aussi irritants car leur sécheresse, leur brièveté laissent souvent l'historien « sur sa faim ». Mais il ne fait aucun doute que leur étude approfondie, complétée par des recherches sur le terrain, permettra de mieux connaître le monde mycénien. Qu'on me permette de regretter ici l'attitude du gouvernement grec actuel qui ne favorise pas toujours l'action des fouilleurs, ni l'approche des documents.

Le livre de J. Chadwick, publié en anglais en 1958, se lit comme un roman. Sans prétention, avec grande simplicité, l'A. retrace, raconte comment Ventris tout d'abord, lui-même ensuite arrivèrent à comprendre ce langage. Il rappelle à l'occasion toutes les hypothèses et théories qui avaient leurs défenseurs, parfois farouches. Le livre est à ce titre un magnifique document qui démystifie l'idée peu scientifique que certains se font de leur métier de « chercheurs illuminés ». Je n'émettrai qu'un regret : pourquoi n'avoir pas présenté un choix de textes parmi les plus significatifs ?

P.D.

VIDAN Pierre, *La civilisation mégalithique de Bouar*. Prospection et fouilles 1962-1966, Paris, Firmin-Didot 1969.

La civilisation mégalithique du nord-ouest de la République Centrafricaine est caractérisée par de nombreux gisements surmontés de « menhirs ». Le site était pratiquement inconnu ; c'est un des grands mérites de cette publication que de le révéler enfin. Après un chapitre consacré à une description géographique de la région, quelques considérations d'ordre ethnologique et un rappel historique des découvertes — la prospection commença en 1962 —, l'auteur en vient à énoncer quelques conclu-

sions : il faut noter que la zone des gisements — environ 200 — est géographiquement limitée à une zone qui coïncide avec la ligne de séparation des eaux du Tchad et du Congo. Fait sans doute délibéré dont la signification n'est pas claire. Les mégalithes, qu'on retrouve d'ailleurs dans d'autres régions d'Afrique — au Maghreb surtout — sont des pierres dressées à section rectangulaire, plates sur les quatre faces. Ces pierres désignent sans doute l'emplacement de sépultures. L'hypothèse, cependant, reste à vérifier car, d'une part, aucune trace d'ossements n'a été, jusqu'ici, décelée; d'autre part, le mobilier funéraire, consistant en céramique et en quelques fragments de métal, est fort pauvre.

La découverte de cette civilisation mégalithique en République Centrafricaine est d'une importance capitale pour la connaissance des migrations et du peuplement de l'Afrique. On ne peut, jusqu'à présent, déterminer à quel groupe ethnique nous devons ces gisements — des pré-bantous ? — ni l'époque à laquelle il occupa la région. L'auteur situe cette époque au premier millénaire de notre ère et pense pouvoir préciser la chronologie à l'aide du C 14. A tort, nous semble-t-il car le laps de temps écoulé est trop court pour utiliser cette méthode. Quoi qu'il en soit, nous signalons tout particulièrement ce petit ouvrage qui a le grand avantage d'attirer l'attention sur un fait souvent méconnu : l'architecture africaine a utilisé d'autres matériaux que le bois ou la terre.

Zimbabwe, site bien connu, n'est qu'un exemple de cette utilisation de la pierre attestée également en Ethiopie, au Soudan, au Cameroun, au Sénégal... etc.

Je noterai enfin que ce petit ouvrage est richement illustré. P.D.

Répertoire d'art et d'archéologie - Nouvelle série, t. VI, 1970, C.N.R.S., 1971.

Ce gros ouvrage de référence est destiné à mettre de l'ordre dans une matière qui devient, de jour en jour, plus volumineuse.

L'ouvrage résume en quelques lignes tous les articles parus dans les revues spécialisées. Il cite aussi les volumes relatifs à l'art de l'époque paléochrétienne à nos jours. Cette nomenclature est précisée des ouvrages relatifs aux matières

de base : méthodes et cadres (iconographie, critique d'art, technique de conservation et de restauration). Au total, plus de 13.000 articles et ouvrages font l'objet d'une notice. P.B.

LEMEUNIER G., *L'art baroque et classique en Wallonie*, coll. Connaître la Wallonie, Nalinnes, 1971.

On peut se demander s'il existe un art baroque et un art classique en Wallonie.

La Wallonie, pour l'A. est constituée par un triangle de langue française compris dans l'actuel royaume de Belgique et dont les trois clés seraient Tournai, Liège et Virton. Après l'étude des monuments et des œuvres peintes et sculptées, plusieurs constatations sont à retenir : tout d'abord, la Wallonie, malgré son manque de cohésion politique, forme une province de l'art européen. Elle subit l'influence de la Flandre dans certains de ses plus beaux monuments ; par exemple l'église Saint-Loup de Namur élevée sur des plans conçus par Huyssens, un Brugeois et édifée par des travailleurs liégeois, dinantais, hennuyers et flamands de Flandre française. La Wallonie sera tour à tour touchée par l'art baroque, classique et rococo mais toujours avec un décalage parfois considérable. Ce retard s'explique notamment par la vigueur des traditions locales. Contrairement à l'habitude, l'architecture et surtout l'architecture religieuse est en avance. La conclusion de l'A. nous paraît à la fois judicieuse et tempérée : « le caractère wallon artistique apparaît empreint de tempérance, de sobriété, voire de sévérité, de robustesse, mais aussi d'une ouverture d'esprit qui le dispose à un agréable eclectisme. Tandis que la Flandre et le Brabant s'illustraient dans le baroque, c'est dans un art à dominante classique que devait le mieux s'exprimer, aux XVII^e et XVIII^e siècles, la sensibilité des Wallons. »

L'A. donne également de précieux renseignements concernant l'évolution de l'aspect des villes, le mouvement d'urbanisation si important après le XVII^e siècle (époque de guerres et de destructions), des éléments relatifs à la clientèle et au mécénat qui se développent dans nos régions.

Un excellent effort pour faire mieux connaître la Wallonie et ses richesses artistiques. P.B.